Document generated on 08/13/2025 12:05 p.m.

Nouvelle Revue Synergies Canada

Itinéraires et parcours en Aquinie : entretien avec Marilyn Randall

Frédérique Arroyas

Number 16, 2022

Circonvolutions aquiniennes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1089177ar
DOI: https://doi.org/10.21083/nrsc.v2022i16.7039

See table of contents

Publisher(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Arroyas, F. (2022). Itinéraires et parcours en Aquinie : entretien avec Marilyn Randall. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (16), 1–5. https://doi.org/10.21083/nrsc.v2022i16.7039

© Frédérique Arroyas, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Itinéraires et parcours en Aquinie : entretien avec Marilyn Randall

Frédérique Arroyas
Université de Guelph
Canada

Marilyn Randall est professeure émérite au Département d'études françaises à l'Université Western à London (Canada) où elle a enseigné la littérature québécoise et la théorie littéraire. À l'occasion de sa retraite, nous sommes revenues sur certains moments clés de sa carrière et sur les choix et les circonstances qui ont orienté son œuvre critique, que ce soit sa collaboration avec Janet Paterson pour l'édition critique de Trou de mémoire *d'Hubert Aquin, son intérêt pour le roman de la Révolution tranquille, la pragmatique du plagiat littéraire ou la figure du Patriote et la représentation des femmes à l'heure des Rébellions 1837-38 au Québec. L'interview a été réalisé en août 2021.*

FA : Vous avez établi, avec Janet Paterson, une édition critique de *Trou de mémoire* et vous avez travaillé chez Aquin la question du plagiat, des perspectives curieuses, etc. Quelle place tient l'œuvre d'Aquin dans votre recherche? À votre avis, qu'est-ce que l'étude des œuvres d'Aquin vous a permis d'élaborer comme outils d'analyse littéraire?

MR : La question est très pertinente et la réponse est que *Trou de mémoire* est absolument le centre générateur des divers rayons de mes recherches. Je pense à une roue de bicyclette. Dans ce sens, ma trajectoire est un peu particulière et, je pourrais dire, pas nécessairement exemplaire. On s'attend normalement à ce que les chercheur.e.s établissent un domaine d'intérêt qu'ils/elles poursuivent à travers leur carrière de sorte à devenir de plus en plus maîtres.ses d'un savoir rattaché à une période, un.e auteur.e, une problématique, etc., avec plus ou moins de bifurcations mais possédant une spécialisation reconnaissable, que celle-ci soit vaste – le 18ème siècle, les études féministes – ou plus pointue – un.e auteur.e en particulier, ou une problématique définie.

Dans mon cas, et c'est la faute à *Trou de mémoire*, j'ai un trajet de dilettante : tout rayonne de ce centre aquinien qui m'a fait poser des questions – au sujet du plagiat littéraire, de la figure du Patriote et du rôle des femmes pendant les Rébellions, ou des perspectives curieuses, par exemple. Si je ne trouvais pas la réponse auprès des spécialistes, je n'avais pas le choix que de faire la recherche moi-même. Or, une fois ma curiosité satisfaite, j'ai abandonné le terrain pour un autre. Ce qui m'a mise dans des situations un peu embarrassantes quand, cinq ou six ans après la recherche accomplie, on me demande de participer à un colloque comme « spécialiste » sur un sujet auquel je ne suis pas retournée depuis la publication du livre. C'est sans doute une mauvaise façon de poursuivre une carrière de chercheure, mais c'était ma façon.

Pour revenir à Aquin, ou plus précisément à *Trou de mémoire*, mon travail avec Janet Paterson a certainement été formateur dans plusieurs sens. J'étais étudiante en échange à l'UQAM à l'époque du projet de l'édition de l'œuvre d'Aquin (ÉDAQ) et c'est ainsi que Janet m'a demandé de collaborer sur le projet. J'avais alors l'énorme privilège de consulter les archives aquiniennes : ses notes, ses ébauches de texte, son journal et ainsi de suite. C'était une expérience passionnante. Et ce travail, surtout dans le contexte de *Trou de mémoire*, m'a dévoilé les profondeurs et les mystères que peut renfermer une œuvre littéraire. Ce cas est dans un sens extrême, car je suis de l'avis que nous n'avons pas encore défait tous ses nœuds ni sondé toutes ses profondeurs. Mais cela est justement sa richesse dans le sens où on apprend que poser des questions est peut-être plus important que trouver les réponses qui, si elles ont le don de s'escamoter, nous poussent plus loin.

FA : Vous êtes une chercheure reconnue dans le champ des études littéraires québécoises, comment êtes-vous venue à la littérature québécoise comme domaine de recherche ?

MR : C'est un hasard de parcours. Je suis allée à Laval pour faire ma Maîtrise, histoire d'apprendre le français un peu comme il faut. À l'époque, la littérature québécoise était inévitable, et c'est là où j'ai lu Aquin, *Trou de mémoire* en fait, pour la première fois. N'ayant jamais eu de contact quelconque avec la France, la littérature québécoise me semblait une bonne piste pour une Canadienne, bien qu'anglophone. On m'a souvent demandé, par la suite, comment étant anglophone je pouvais m'intéresser (oser m'intéresser?) pour une littérature qui n'était pas mienne. Je n'ai jamais compris cette question, mais avec l'évolution des sensibilités au sujet de l'appropriation culturelle, cela commence à faire un brin de sens, bien qu'à l'époque ce n'était pas cela qui entrait en jeu – ce qui était sous-entendu était quelque chose comme une évidente incapacité pour un.e non-Québécois.e de pouvoir comprendre la littérature québécoise, ce que je croyais, et continue à croire, être un grave non-sens. Comme s'il fallait s'enfermer dans le déjà-su-et-connu… Enfin.

Rendue à l'Université de Toronto pour poursuivre un doctorat, la voie de la littérature québécoise me semblait aller de soi : c'était, à l'époque, quelque peu « original » comme choix dans le contexte et cela me plaisait. Et il faut bien sûr ajouter que la littérature québécoise m'intéressait et me semblait beaucoup plus proche de moi que celle de la France. Et surtout, c'était au cours de mon doctorat que j'ai eu l'occasion de passer deux ans à l'UQAM et de travailler sur l'édition de *Trou de mémoire*, ce qui a décidé la chose.

FA : Vos travaux font toujours une place importante à la pragmatique littéraire, permettant une réflexion sur les notions de contexte, de convention, de lecture, de plagiat. Pourriez-vous élaborer en quoi cet aspect est crucial dans la méthodologie des littéraires ?

MR : C'est une grande question à laquelle je ne peux que donner une réponse bien inadéquate. Il me semble que la notion de contexte est essentielle dans la mesure où aucune lecture, aucune lectrice ou aucun lecteur, n'est neutre, n'est libre de son contexte – social, historique, intellectuel, idéologique, affectif… enfin, la liste est longue. Il ne s'agit donc pas de lire en dehors de son contexte mais, dans la mesure du possible, de l'assumer, d'en être conscient.e, ce qui est quasi impossible dans la mesure où c'est l'air que l'on respire mais qui nous est invisible. Il s'agit non seulement de tenir compte des présupposés et des sous-entendus de la communication mobilisés par les auteur.e.s, mais des siens propres. Ce dont on peut être conscient.e jusqu'à un certain point sont les conventions littéraires qui informent notre lecture, et de veiller à ce qu'elles ne contreviennent pas à celles qui auraient pu vraisemblablement être suivies à l'époque ou dans la culture de la création du texte. Et ensuite, mais toute proportion gardée, on peut proposer une nouvelle lecture si notre changement de contexte pourrait ouvrir le texte à des sens insoupçonnés.

Ce que j'ai appris en étudiant l'histoire du plagiat littéraire c'est que si la répétition textuelle peut être un fait objectif et attesté, le jugement que l'on y porte peut varier de *crime littéraire* jusqu'à *coup de génie*. Le plagiat partage avec la littérature la qualité d'être le résultat d'un jugement porté sur un objet textuel qui, lui, est neutre. Ce jugement est le fruit du contexte des lecteurs/lectrices et varie en conséquence.

Cela nous apprend aussi qu'il n'y a pas une seule bonne lecture, à la limite des plus ou moins valables, satisfaisantes, convaincantes (etc.) selon le contexte de lecture. La pragmatique littéraire ne fait rien d'autre que d'ouvrir le texte à ses contextes – celui de sa création, de l'histoire de sa réception, et surtout, celui de notre propre lecture.

FA : Dans votre livre *Les femmes dans l'espace rebelle. Histoire et fiction autour des rébellions de 1837-1838* vous remarquez qu'il y a, dans les archives, une absence généralisée des femmes aux événements. Quels ont été les défis de reconstruire et de raconter le rôle dévolu aux femmes dans la société bas-canadienne à l'époque des Rébellions?

MR : J'ai collaboré avec mon collègue Daniel Vaillancourt sur un projet autour de la figure du Patriote, motivé par l'intérêt d'Aquin pour les Rébellions de 1837-38. Lors de la recherche pour poursuivre les diverses manifestations du Patriote dans l'imaginaire et la culture québécoises depuis les Rébellions, j'étais impressionnée par la phrase souvent répétée chez les historiens concernant l'absence des femmes dans des rôles « actifs » pendant les Rébellions. J'ai décidé de retourner moi-même aux archives pour vérifier s'il ne s'agissait pas d'une historiographie tendancieuse, dominée par l'intérêt des historiens pour les hauts faits militaires et politiques, domaines dont les femmes étaient évidemment exclues à l'époque. Et alors oui, et non.

Premièrement, les mentions des femmes sont effectivement rarissimes dans les archives, sans doute pour les mêmes raisons: qu'elles ne participaient pas aux actions militaires ou parlementaires jugées dignes d'être préservées. J'ai dû alors ajuster le tir et consulter d'autres documents, notamment les journaux de l'époque, dans lesquels on découvre bien des manifestations féminines, par exemple, l'organisation de réunions patriotes – souvent tenues sous forme de soupers champêtres afin de conjuguer l'utile à l'agréable – où elles passaient des résolutions d'appui aux hommes et promettaient de boycotter des produits importés et de ne porter que des tissus de fabrication domestique.

Mais même les historiennes considèrent que le rôle des femmes était auxiliaire, et limité à l'appui, à la consolation et à la souffrance. Pas de rôles actifs? Si fondre des balles, cacher des patriotes dans leur propre maison, soigner les blessés ne comptent pas comme « actions », on se demande…

Je n'ai trouvé dans les journaux que deux instances de femmes ayant pris de l'action directe dans les réunions politiques, les deux n'étant pas d'allégeance patriote mais loyale. J'ai dû alors étendre mon champ pour inclure

non pas seulement les femmes patriotes, mais les femmes en général. Et puisque « l'action directe » des femmes était de fait limitée, je me suis tournée vers le discours des hommes tenu à leur sujet dans la presse de l'époque, et là, leur importance se révèle comme primordiale. Elles deviennent une sorte de baromètre de la qualité des programmes politiques : le statut élevé des femmes en termes de sagesse et de pureté fait en sorte que leur approbation d'une position politique devienne soit un indice de la justesse de cette politique, soit, pour la partie opposée, un signe de sa force corruptrice.

Et j'ai consulté aussi les fictions, où même les plus férus historiens sont obligés d'inventer et là on constate – sans grande surprise, car un roman sans femme serait un roman excessivement plat – la présence importante des femmes qui arrivent parfois même sur les champs de bataille. Elles sont un peu comme ce « dieu » voltairien qui, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et qui sait si ces portraits fictifs n'ont pas leur part de vraisemblance, voire de vérité.

FA : Vous travaillez présentement sur un livre portant sur les perspectives paradoxales dans le roman fictif au Québec. Quelles étaient les motivations derrière ce projet?

MR : Encore une fois : *Trou de mémoire.* Inspirée par l'anamorphose prise comme figure visuelle représentant la structure du roman qui cache le sens du texte derrière des distorsions et perspectives indéchiffrables, j'ai été amenée à considérer d'autres figures visuelles comme des métaphores des textes romanesques. Parfois la figure déformante et déformée est évoquée explicitement, comme la mention des desseins d'Escher dans *Les failles d'Amérique* de Bertrand Gervais; mais parfois elle n'y est qu'en sourdine, ou bien dans l'imaginaire du lecteur (de cette lectrice) comme aide interprète devant un texte qui résiste au déchiffrement. La notion de trompe-l'œil est très utile dans le sens où la figure semble présenter le faux pour le réel, ce qui est souvent le cas dans les fictions, ainsi que les figures doubles ou indécidables, qui présentent deux sens contradictoires simultanément, ou bien en succession selon la perspective adoptée, ce qui peut aussi être une métaphore très utile pour explorer la fiction.

Pour ce qui est des paradoxes, qui résultent souvent du jeu des perspectives, j'ai eu la grande chance de pouvoir collaborer avec une ancienne étudiante, Mirela Parau, qui a fait sa thèse sur le paradoxe dans le roman québécois et qui a travaillé sur de nombreuses œuvres que je voulais incorporer dans mon étude. Au lieu de simplement plagier les chapitres pertinents, je lui ai proposé d'être co-autrice, ce qu'elle a accepté malgré sa grande réticence habituelle. L'ouvrage a grandement profité de sa collaboration. On ne sait toutefois s'il verra un jour le jour, car il est toujours en évaluation.

FA : En plus de votre riche carrière en recherche littéraire, vous avez été Directrice des études supérieures et Directrice du département de français de l'université Western pendant plusieurs années. Dans ces rôles, vous avez su assurer le maintien d'un environnement inclusif et stimulant, la qualité des programmes, et la mise en place de programmes innovateurs. A votre avis, quelles sont les qualités à cultiver lorsqu'on occupe ce genre de poste administratif ?

MR : Je vous remercie pour les compliments, mais je ne suis pas sûre de les mériter dans le sens où la qualité et les accomplissements d'un mandat de direction dépendent strictement de la coopération, de l'appui et du travail de ses collègues et aussi, bien sûr, de la sagesse et du savoir des assistantes administratives, dont l'expérience est souvent plus étendue et plus englobante que celle des collègues. Et sur ce plan, je dois dire que j'ai été extrêmement chanceuse d'avoir évolué dans le contexte du Département des études françaises à Western. On parle souvent de la nécessité pour la personne occupant un poste administratif de consulter ses collègues avant de prendre des décisions ; à mon avis, la consultation n'est pas suffisante – on peut très bien consulter et ensuite faire à sa tête malgré les avis exprimés. Il me semble que plutôt que la consultation, c'est la *collaboration* qui est essentielle dans notre contexte, où le poste de direction d'un département est un cas de « premier/première parmi ses pair.e.s ». Je n'ai jamais senti que j'avais de meilleures idées ou plus de poids que les autres. J'étais à mon avis un conduit entre les collègues et l'administration supérieure et mon rôle était de transmettre entre ces deux instances la volonté de chaque parti.

D'autres qualités que je trouve essentielles, sans prétendre que je les possède ou que je les ai toujours pratiquées, sont l'ouverture et la neutralité : si la neutralité est une qualité de l'esprit, l'ouverture est une qualité de l'esprit et de la porte de son bureau. L'un des grands privilèges du poste de direction est l'occasion d'échanger avec tous ses collègues. Nous avons tous, parmi nos collègues, des personnes avec qui nous sommes plus ou moins liés personnellement, professionnellement et institutionnellement. Mais ces rapports ne doivent jouer aucun rôle dans l'accueil que la direction offre aux collègues qui viennent la consulter ou bien la conseiller. Si

cela peut sembler aller de soi, la pratique est parfois moins évidente. La neutralité n'implique pas l'indifférence, mais la capacité de ne pas privilégier ni préjuger une idée, une plainte ou un projet selon notre rapport avec la personne qui les propose. Et en échangeant avec des collègues avec qui on aurait normalement peu ou pas de contact, on apprend bien des choses, non seulement à leur sujet, mais au sujet du fonctionnement de l'institution et des situations que nous n'avons personnellement pas rencontrées. C'est très informateur, très enrichissant.

Le poste de direction donne au vieux dicton « ami de tous, ami de personne » une force positive, et une valeur de consigne.

FA : Comme professeure, vous avez été grandement appréciée par vos étudiant.e.s. Vous avez dirigé et participé à l'encadrement d'un grand nombre d'étudiant.e.s aux cycles supérieurs et dont les thèses portaient sur des sujets très variés. Pourriez-vous partager avec nous quelques graines de sagesse en ce qui concerne le rôle de directrice de thèse de doctorat ?

MR : Des graines de sagesse… pas vraiment. Mais on se rend vite compte en travaillant avec les étudiants et étudiantes en rédaction de thèse à quel point le processus est ardu, surtout à l'heure actuelle où le temps alloué pour la rédaction se rétrécit au même rythme que les ouvertures universitaires. J'ai constaté que l'un des aspects les plus difficiles est le choix d'un sujet, car quelqu'un qui vise un poste de professeur.e doit négocier un chemin difficile entre l'agréable et l'utile. D'une part, un travail de longue haleine comme une thèse de doctorat exige une certaine dévotion pour son sujet, une passion, qui rend le travail – aussi difficile qu'il puisse être par moments – toujours stimulant, même agréable. D'autre part, le choix de sujet peut déterminer le succès du, de la candidat.e sur le « marché » académique. Pour ne parler que des études françaises, ce n'est pas tous les départements qui ont le luxe d'engager des chercheur.e.s s'étant spécialisé.e.s dans des domaines que l'on pourrait appeler « niches » ou bien hyperspécialisés, malgré leur intérêt intrinsèque.

Mais les caprices de la profession sont tels qu'il est très difficile de prévoir quels domaines et sujets vont être « à la mode » ou bien devenir sursaturés dans les 5 ans (ou plus) que cela prendra pour terminer la recherche. À mon avis, il faudrait que les candidat.e.s suivent leur cœur, dans un premier temps, mais en prenant soin de contextualiser leurs recherches, au fur et à mesure de leur évolution, dans un cadre plus large qui puisse apporter des contributions à des domaines qui dépassent le sujet de la thèse, si celle-ci est pointue ou bien trop « originale ».

Et la bonne façon de faire cela est sans doute de pondre un nombre limité d'articles en chemin, histoire non seulement de faire circuler son nom et ses recherches sur les ondes académiques, universitaires, mais aussi de démontrer la pertinence de ses recherches dans des contextes variés. Mais attention : si on sait qu'un doctorat dépourvu de publications en cours de chemin est difficilement « vendable », il faut se souvenir que des dizaines d'articles sans thèse n'ouvrent pas plus facilement les portes de l'institution. Il faut garder la juste mesure, chose qui ne vient pas toujours spontanément dans la vie en général, et maintenir son équilibre sur une corde étroite entre ses propres intérêts et ceux que l'on considère être privilégiés par l'institution. Et le plus sûr entre les deux, ce sont ses propres intérêts.

Et le rôle du directeur, de la directrice de la thèse dans tout cela ? Tenir bien solidement un filet de sécurité sous le corps chancelant de l'acrobate, et l'aider à remonter sur la corde si jamais il ou elle glisse en bas. Pratiquement, lire attentivement les productions au fur et à mesure qu'elles arrivent, offrir simultanément critique et louanges, et surtout, ne pas entrer avec le-la candidat.e dans ce jeu de cache-cache difficile à éviter qui est *l'évitement mutuel*. La directrice peut beau dire que c'est la thèse de l'étudiant.e et que c'est sa responsabilité, ce qui est vrai ; et l'étudiant.e peut aussi beau dire que c'est le rôle de la directrice de venir aux nouvelles, bien même de faire claquer le fouet, ce qui est aussi vrai. Il faudrait exiger des rencontres régulières, même si un texte comme sujet de discussion fait défaut. Et que cela soit au bureau du/de la prof, au café, ou bien au pub universitaire, n'est pas important : un « comment ça va ? », « qu'est-ce qui se passe ? » vaut aussi bien, ou parfois mieux, qu'une discussion sur les pages (pas) écrites … Il faut tâcher d'éviter que la dissertation devienne un fardeau ou un exploit surhumain – on est tous des humains, avec nos forces et nos faiblesses – et avec l'appui d'un bon entraîneur, d'une bonne entraîneuse, on peut vaincre ses faiblesses et découvrir ses forces.

FA : Quels ont été vos plus grands plaisirs et vos plus grands défis au cours de votre vie universitaire?

MR : Pour ce qui est des plaisirs, vous l'aurez sans doute deviné : mon plus grand plaisir a été la collaboration avec mes étudiant-e-s de maîtrise et de doctorat, dont plusieurs sont resté.e.s de bon.ne.s ami.e.s. Ce travail n'a pas toujours abouti au succès que l'on aurait espéré, mais le processus était enrichissant pour moi et, j'ose espérer, pour eux et elles. Certain-e-s ont abouti dans des postes universitaires, d'autres ont choisi des chemins

différents mais reliés – l'enseignement au secondaire, par exemple, ou l'administration dans un département d'études françaises. Et pour autant que je sache, ces choix n'ont pas été des pis-aller, faute d'embauches universitaires, mais des préférences personnelles.

Au chapitre des défis, j'ai souvent trouvé le processus d'embauche très difficile : d'une part, les candidat.e.s sont souvent d'une excellence plus ou moins égale ce qui rend le choix pénible; d'autre part, les membres du comité ont souvent des intérêts particuliers qui peuvent mener à des différences d'opinion assez tranchées. Ces moments de désaccord à l'intérieur des comités d'embauche m'ont déstabilisée: est-ce qu'il faut embaucher une femme ou un homme? ; est-ce qu'il faut privilégier la recherche ou bien l'enseignement? ; est-ce qu'il vaut mieux ajouter aux forces du département ou bien renforcer des domaines peu représentés? Or tout est bien qui finit bien, mais parfois le processus est stressant.

L'autre grand défi, et cela vient avec le terrain, c'est le spectre constant de la menace des coupures budgétaires. Heureusement, j'avais la chance en tant que directrice de ne pas avoir eu à affronter les pires effets de cette situation. En effet, j'ai échappé belle à cette peau de chagrin qui constitue actuellement le budget alloué pour notre département et j'admire ceux et celles qui m'ont suivie et qui ont su persévérer dans des contextes difficiles. Je souhaite au directeur actuel et à ceux et celles qui le suivront bonne continuation, et bon succès.

Bibliographie

Aquin, Hubert. *Trou de mémoire*. Édition critique établie par Janet M. Paterson et Marilyn Randall, Bibliothèque québécoise, 1993.

Randall, Marilyn. *Les femmes dans l'espace rebelle. Histoire et fiction autour des rébellions de 1837-1838*, Éditions Nota bene, 2013.